

LA TRANSYLVANIE

Organe du comité national

des Roumains de Transylvanie et de Bucovine

Le problème austro-hongrois

Il reste encore à l'Allemagne un seul moyen de gagner cette guerre qui, virtuellement, est perdue pour elle: faire toutes les concessions, accepter toutes les conditions qu'on lui imposera, mais sauvegarder deux choses: 1, l'armée et l'armement; 2, une Autriche-Hongrie aussi intégrale que possible. Obtenir à tout prix et immédiatement un armistice pour sauver l'armée et l'armement, et arracher aux Alliés le principe de la conservation de la double monarchie danubienne, avec les cessions indispensables en faveur de l'Italie, voilà ce que doit obtenir l'Allemagne pour pouvoir se tirer saine et sauve de l'impasse où elle se trouve.

Elle peut céder l'Alsace-Lorraine et dédommager la France, la Belgique et les autres pays envahis. Si la cession de l'Alsace-Lorraine lui permet de conserver 50 millions d'Austro-Hongrois à sa disposition, le sacrifice qu'elle fait est minime. Les vastes territoires ukrainiens et russes qui s'offrent à sa main-mise la compensent amplement. Quant à l'indemnisation qu'elle s'obligerait à payer pour les ruines et les crimes commis dans les pays envahis, l'Allemagne, avec son immense outillage industriel resté intact, en se mettant au travail, s'en acquittera au bout de quelques années.

Par une capitulation rapide, faite sur la base du programme vague et abstrait du Président Wilson, l'Allemagne peut obtenir sans retard l'armistice. Par cela seul, son armée avec l'armement sera sauvé. Quant à l'Autriche-Hongrie, elle semble une question secondaire pour l'Entente. Comme le programme de paix du Président Wilson ne parle que de l'autonomie des nations opprimées, la manœuvre que les empires centraux devaient employer s'indiquait d'elle-même: une modification constitutionnelle de la monarchie pour accorder aux peuples opprimés l'autonomie dans le cadre de la monarchie, c'est-à-dire le *fédéralisme*.

A un fédéralisme sincère, qui excluerait leur suprématie, les Magyars et les Allemands autrichiens seraient les premiers à s'opposer. Mais, comme il ne s'agit là que de jouer une comédie, ils s'y prêteront volontiers. Le tout sera de sauver l'Autriche-Hongrie en détresse. Ensuite, on verra.

Les Magyars sont encore plus malins. Nous les voyons aujourd'hui faire figure d'opprimés. Ils demandent avec éclat la séparation de l'Au-

triche et la constitution d'un état hongrois indépendant. Pour la Hongrie, ils repoussent l'idée de fédéralisme. En Hongrie, ils ne veulent accorder aux peuples opprimés par la Couronne de St-Etienne qu'une autonomie incertaine.

De cette façon, on sauvegarde la monarchie des Habsbourg et on la conserve à la libre disposition des Hohenzollern. Cet état monstrueux va continuer à couper en deux plusieurs nations qui se sont déjà constituées en états nationaux sur ses confins. Il y aura une Pologne, une Serbie, une Roumanie, dont les fils seront en bonne partie soumis à la domination magyare et allemande.

On prétendra que l'Autriche-Hongrie fédéralisée assure l'équilibre dans l'Europe centrale mieux que tout autre solution. Mais c'est là un non sens, car une Autriche-Hongrie fédérée contre la volonté intense de ses peuples ne peut pas durer. Possible avec un régime fortement centralisé, policier et militariste, qui comprime les aspirations séparatistes des nations subjuguées, l'Autriche-Hongrie fédérée malgré elle est l'incarnation paradoxale de l'absurde et de l'instable. Pour les pacifistes, c'est là une véritable gaure.

Mais à supposer l'impossible, que cette solution puisse durer, que deviennent les royaumes nationaux, la Serbie, la Roumanie, où ne sont incorporés qu'une partie des Serbes et des Roumains ? Pour la Roumanie, la perspective est très claire. Ruinée et appauvrie par cette guerre, si elle reste réduite à peu près aux frontières d'avant la guerre, elle ne pourra plus offrir aucune résistance contre l'emprise germanique et contre l'expansion allemande en Orient. Il est certain que les Roumains amis de l'Entente, et qui ont poussé à la guerre, seront chassés et lapidés pour avoir provoqué, sans résultat, la ruine de la patrie. Les partisans des empires centraux auront triomphé sur les ruines de la nation et de son indépendance. Sous leur direction le peuple roumain pourrait devenir l'instrument même de l'expansion germanique. Les richesses du sol et du sous-sol roumain aideront à la réfection et à la prospérité des empires centraux. Tel sera aussi, ou à peu près, le cas de la Serbie, de la Bulgarie, etc.

Assagié par l'expérience, l'Allemagne guettera les occasions propices et les constellations politiques internationales favorables, et, avec des forces régénérées et accrues, pourrait prendre sa revanche.

Ce qu'elle aura cédé étant battue et ayant tout le monde ligué contre elle, elle pourrait le reprendre lorsque les peuples n'auront plus à craindre sa toute-puissance et son arrogance.

Il nous semble donc qu'il est dans l'intérêt de la France et de l'Angleterre de ne pas traiter légèrement le problème de l'Autriche et les revendications des peuples opprimés. Par un hasard des plus heureux, la justice et l'humanité s'accordent, dans ce cas, admirablement avec les intérêts des Puissances de l'Entente.

La proclamation de l'indépendance des peuples opprimés

La réponse de Clémenceau aux suggestions de paix austro-magyares a frappé le monde entier par sa justesse, sa lucidité et son énergie. Tous les civilisés l'ont comprise et approuvée. C'est l'expression de la conscience de l'avenir. Ce n'est pas seulement la réponse du Français qui veut faire la guerre jusqu'à la victoire pour réparer l'injustice de 1870 et faire restituer à la France l'Alsace-Lorraine; ce n'est pas seulement la réponse de la France qui, loyalement, ne veut faire la paix sans donner réparation complète et garantie pour l'avenir à la Belgique, sans restaurer la Serbie, la Roumanie et sans satisfaire les revendications justes de ses Alliés, conformément aux traités conclus; ce n'est pas la réponse du Français qui veut punir l'Autriche-Hongrie parce qu'elle aide l'Allemagne en envoyant ses armées sur le front d'Occident. C'est quelque chose de plus : C'est la conscience que le monde ne peut plus vivre sur ses anciennes bases. Pour avoir la paix qui assure le progrès mondial, il ne faut plus qu'il existe de peuples opprimés, qu'aucun peuple ne soit plus attaché à un autre sans son libre consentement. Tout l'édifice social doit être basé dorénavant sur la liberté et le droit. L'oppression et l'injustice doivent être abolies. La monarchie des Habsbourg a creusé elle-même la fosse où elle va être enterrée. En voulant asservir la Serbie, en aidant l'Allemagne à déchaîner la guerre pour asservir le monde, elle a contribué au réveil de la conscience mondiale.

Le monde s'est ressaisi. Il a senti que le progrès est entravé si l'on ne supprime pas l'oppression et l'injustice. Les temps sont arrivés au point que la lutte entre les peuples doit être remplacée par la coopération et par l'émulation dans le travail pour le progrès. Il faut remplacer les guerres destructives du travail humain amassé pendant des siècles, — piédestal des progrès ultérieurs, — par une justice internationale. Il faut enchaîner les barbares qui détruisent les fruits de la civilisation, gagnés par tant de sacrifices. Les excès des horreurs déployées par la culture allemande dans cette guerre, dans tous les domaines, a désillé les yeux de tous. La lutte sauvage avec les gaz asphyxiants, les villes et les campagnes anéanties, la destruction et le vol de toute richesse, les tortures, les viols, l'esclavage, la paix comme celles de Brest-Litovsk et de Bucarest, ont convaincu l'unanimité des civilisés, de la nécessité absolue de vaincre les barbares et ensuite, d'organiser un pouvoir repressif international efficace.

Cette guerre est apparue comme un recul de l'humanité dans la voie du progrès. Mais, après ce recul, elle prendra un essor beaucoup plus grand. Evidemment, sans l'esprit de sacrifice, sans le travail soutenu qu'a amené la guerre, on n'aurait pas réalisé, dans un laps de temps relativement court, les grandes découvertes et les grands progrès techniques, en génie militaire, aviation, chimie, organisation industrielle et économique, qu'on a fait pendant cette guerre.

Mais ces progrès techniques que réalisait aussi la kultur allemande, étaient payés d'un grand recul moral de la civilisation. Tous les progrès moraux réalisés en droit international: le respect des traités, le respect des propriétés privées, des personnes, des prisonniers, etc...ont été foulés aux pieds par les Allemands et leurs alliés.

Les traités sont devenus des chiffons de papier. Les propriétés privées détruites ou pillées, les non-belligérants pris comme otages ou menés en esclavage, les prisonniers maltraités ou torturés. Nous voilà ramenés aux temps de la barbarie. Mais, les civilisés se sont coalisés contre les Allemands. La solidarité humaine s'est réveillée. L'humanité civilisée a pris conscience d'elle-même.

La société des nations, basée sur la solidarité volontaire entre les peuples et entre tous les individus qui la composent, se fera. La paix et la justice internationale avec des tribunaux et le pouvoir de sanctionner leurs décisions, se réalisera. La liberté et la justice se réaliseront aussi à l'intérieur de chaque pays. Non seulement, il n'y aura plus de nations opprimées, mais il n'y aura plus de personnes opprimées. Toutes les personnes, y compris, les femmes, auront de droits intégraux.

Mais, pour que ce rêve devienne une réalité, il faut éviter tout compromis avec l'Allemagne. Il faut d'abord la victoire complète de l'Entente et la défaite définitive des barbares. Il faut détruire les dernières survivances sociales de l'ancien régime qui avait comme devise: « La force prime le droit ».

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'enfer que cette guerre, fait par un peuple instruit a montré à nos yeux, nous a convaincus mieux que tous les livres et les discours des hommes de génie, de la nécessité de détruire dans le monde tout germe d'ancienne organisation et d'en bâtir une nouvelle, basée sur le droit et la liberté. Il faut libérer tous les peuples opprimés et penser, dès à présent, à leur organisation future. Il faut établir le futur statut du monde.

Après la reconnaissance par l'Angleterre, les Etats-Unis et le Japon de l'indépendance de la Tchécoslovaquie, qui est considérée par l'Entente comme partie belligérante à côté d'elle et avec laquelle l'Autriche-Hongrie aura à traiter d'égal à égal au futur congrès de paix, voilà la question de la Yougoslavie en bonne voie de résolution. En effet, le gouvernement italien déclare, avec l'assentiment de tous les Alliés, « qu'il regarde le mouvement des peuples yougoslaves pour la conquête de leur indépendance et pour leur constitution en un état libre, comme correspondant aux principes pour lesquels l'Entente combat, ainsi qu'aux buts d'une paix juste et durable. » Au congrès de Rome, en avril dernier, les représentants des Italiens et des Yougoslaves, déclaraient que la libération de la mer Adriatique est d'un intérêt vital pour ces deux peuples. Toutefois, la grande difficulté pour la reconnaissance de l'indépendance nationale des Yougoslaves, à l'instar de celle des Tchécoslovaques, résidait dans le conflit latent entre les prétentions italiennes et yougoslaves sur l'Adriatique. Mais les deux partis ont tant de raisons pour s'entendre, la France et l'Angleterre emploient discrètement leurs bons offices, qu'une entente définitive entre l'Italie et la Yougoslavie, ne tardera pas.

Par cette reconnaissance de l'indépendance de la Yougoslavie, on reconnaît implicitement l'union avec la Serbie et la réalisation de l'unité nationale de tous les Serbes de Serbie et d'Autriche-Hongrie. Les représentants officiels de la Serbie et de la Yougoslavie, ont fait des déclarations formelles en ce sens. Cette dernière, demande l'indépendance pour s'unir, après, à la Serbie. Mais, jusqu'à la paix générale, elle est considérée comme indépendante, partie belligérante dans la guerre contre les Centraux et prendra part, comme telle, au futur congrès de paix.

Les Roumains de la Roumanie transcarpathique (Transylvanie, Banat et Bucovine) sont dans la même situation que les Yougoslaves, Le royaume de Roumanie a lutté pour leur libération jusqu'à son étranglement par les Allemands grâce à la trahison russe. La Roumanie officielle est neutre. Mais l'âme de la Roumanie est avec l'Entente. La neutralité est représentée par les instruments dociles des Allemands. Beaucoup de Roumains du royaume qui ont pu s'échapper, luttent encore dans les rangs des armées de l'Entente. Mais les Roumains de Transylvanie et de Bucovine, qui ne sont pas morts, en luttant dans les armées du royaume, qui ont pu s'échapper, ceux qui, forcés de lutter dans les rangs de l'armée autrichienne ont été faits prisonniers par l'Entente, ceux qui se trouvaient en Amérique, forment des légions pour lutter contre leurs oppresseurs et pour la sainte cause du droit et de la liberté. Ils ont droit, eux aussi, à l'indépendance « conformément aux principes pour lesquels l'Entente combat ainsi qu'aux buts d'une paix juste et durable. »

Ils constituent aussi une des nationalités opprimées de l'Autriche-Hongrie pour lesquelles le président Wilson demandait, avant, l'autonomie. Après les preuves fournies que l'autonomie en Autriche-Hongrie n'a jamais été respectée, il reconnaît, à présent, la nécessité de l'indépendance des peuples opprimés d'Autriche-Hongrie. Il a reconnu officiellement l'indépendance des Tchécoslovaques. On attend que l'entente soit complète entre les Italiens et les Yougoslaves pour reconnaître l'indépendance de la Yougoslavie. Mais, qu'attend-on pour reconnaître l'indépendance de la Roumanie transcarpathique ? Il n'y a aucun différend à régler entre les Roumains d'Autriche-Hongrie et les pays de l'Entente. Tous désirent démembrer l'Autriche-Hongrie et affaiblir les Etats de proie. Tous considèrent comme une nécessité de la tranquillité publique, d'avoir en Orient, une sentinelle latine forte pour tenir en échec les Allemands et leurs alliés.

Avant d'arriver au congrès de paix, tous les Etats de l'Entente qui y prendront part, doivent être d'accord. Il faut que la chartre des pays qu'on libèrera soit bien établie. Il faut que la limite entre l'Italie et la Yougoslavie soit définie. Il faut que le petit différend qui paraîtrait exister entre les Roumains et les Serbes relativement au comitat Torontal du Banat, soit liquidé. Il ne faut pas laisser aux Allemands et Turaniens de la place pour l'intrigue et les discussions en ce qui concerne les limites des pays libérés. Il faut que les Alliés se préparent à liquider tous les différends et à établir la chartre du monde avant le congrès de paix. Après l'unité de commandement, diplomatique et économique pendant la guerre, l'unité diplomatique de l'Entente au congrès de paix est absolument nécessaire. Il faut

que les représentants de la Roumanie transcarpathique prennent part à toutes les tractations entre les Alliés, qui précéderont le congrès. Il ne faut pas disposer d'elle sans l'entendre. De plus, conformément aux principes proclamés par le président Wilson et admis par tous les Alliés, la Roumanie transcarpathique doit être traitée à l'égal des autres États, grands et petits, parceque, si non en droit, du moins en fait, le royaume de Roumanie qui pouvait représenter aussi la Roumanie transcarpathique est devenu neutre, il faut que cette dernière soit déclarée indépendante, reconnue comme puissance belligérante et ait ses représentants propres dans les conseils des Alliés du moins jusqu'à ce que l'on règle la situation internationale de la Roumanie, vis-à-vis de l'Entente.

Nous croyons qu'un conseil formé de personnalités politiques roumaines qui not lutté pour la cause commune à côté de l'Entente et qui sont dans les pays de l'Entente, pourrait représenter le royaume de Roumanie mieux que le gouvernement actuel. En effet, du moment que personne ne doute que la presque unanimité des Roumains du royaume, l'âme de la Roumanie, est avec l'Entente, il faut que la vraie Roumanie soit représentée dans les conseils qui préparent la future chartre du monde. Alors, la Roumanie ciscarpathique et la Roumanie transcarpathique auront, dans les conseils de l'Entente et au congrès de paix, deux représentants, comme la Serbie qui est représentée par le gouvernement serbe et la Yougoslavie qui est représentée par le conseil Yougoslave.

CCO Cluj / Central University Library Cluj

D. N. COMSA,

Professeur à l'Ecole des sciences politiques
de Bucarest.

LA FORÊT ROUMAINE

Les crêtes des Carpathes, depuis des siècles, ont été la citadelle de la race roumaine. Et la forêt, immense, touffue, impénétrable, en a défendu victorieusement les abords contre le Turc, le Hun, le Bulgare et le Tartar. Les vallées rocheuses, avec leurs défilés étroits, les surprises de leurs détours inattendus, formaient d'inviolables asiles, mais dans lesquels on risquait de mourir de froid et de faim si l'invasion barbare se prolongeait. La forêt était tout à la fois accueillante et hospitalière. Dans ses asiles profonds, aux dédales inextricables pour qui n'en savait pas les sentiers indécis, le Roumain poursuivi se construisait un gîte de branches et de troncs abattus. Il trouvait dans les clairières étroites dont l'œil ne pouvait, d'en bas, soupçonner l'existence, un pâturage pour ses troupeaux. Et les sous-bois recélaient, eux-mêmes, plus d'une ressource, dans leur flore et dans leur faune, qui leur permettaient d'attendre que la tourmente fût passée.

Si la vallée a vu naître la race, si elle l'a nourrie, si elle a développé sa vie et son individualité nationale, c'est la forêt qui a été la sauvegarde suprême aux heures de péril.

Actuellement encore, la forêt est toujours la bienfaitrice tutélaire. Dans un pays où la pierre manque presque totalement, même dans la région des collines formées de dépôts tertiaires, sables et cailloux sans consistance, le bois est la seule matière dont on puisse contruire les maisons. La pierre n'est guère employée que pour la construction des églises, des monastères ou des demeures de boyards. C'est ce qui fait que dans un pays si riches en souvenirs du passé, peu de monuments, peu de ruines mêmes viennent réveiller ces souvenirs lointains. Mais, la forêt toujours vivante et inépuisable, prodigue abondamment, au fur et à mesure, de quoi réparer ce que le temps anéantit. Les villages voient, chaque année, à la belle saison, reconstruire une partie de leurs demeures, mais, si leur aspect s'en trouve ainsi constamment modifié, l'âme même des habitants reste fidèle aux traditions et aux croyances, fidèle au sol immuable.

Le charbon, le fer font également défaut, à peu près complètement dans les pays roumains. C'est encore et toujours la forêt qui a paré à cette détresse. Elle a fourni et fournit encore un abondant combustible et les essences diverses qu'elle produit ont permis à l'industrie paysanne de fabriquer ces mille ustensiles de ménage, instruments agricoles et outils divers dont l'usage subsiste toujours malgré les importations venant de l'Occident. La petite charrette basse à quatre roues, aux essieux en bois, la *caroutza* se rerouve encore, identique dans sa construction et dans sa forme à celle des anciens Daces que l'on voit dans les bas-reliefs de la colonne Trajane. La charrue de bois n'a point complètement disparu des champs où il suffit de gratter quelques centimètres d'un humus noir et friable, inépuisablement fertile, pour avoir la plus plantureuse des moissons. Cuves, auges, vases divers pour le lait et le fromage, assiettes et cuillers, tout cela est travaillé avec le bois de la forêt, selon les procédés d'antan, auxquels vient s'ajouter une originalité singulière dans le dessin et l'ornementation.

Il faut donc connaître la forêt roumaine pour connaître le peuple roumain.

**

Le manteau immense des bois qui étale ses plis largement dentelés sur les épaules des Carpathes, aussi bien du côté de la Transylvanie que des plaines moldo-valaques, est d'une unité remarquable. Il s'attache à la région dénudée des cimes, où ne croissent que les edelweiss, les plantes alpestres, puis les genévriers, à une altitude de 1.200 mètres environ. Ce sont les conifères qui forment le col de velours vert sombre de ce gigantesque manteau, avec leurs variétés de sapins argentés et surtout d'épicéas (*molist*) qui, dans certains endroits, atteignent de stupéfiantes hauteurs de près de cent mètres. La forêt apparaît alors comme quelque monstrueux palais de féerie aux innombrables colonnes grises. Le sol est couvert d'un feutrage épais d'aiguilles jaunies où se risquent rarement quelques arbustes. C'est le silence et la « sombre horreur des grands bois » que rien n'égaie et que rend plus mélancolique et plus mystérieux encore le murmure étouffé du vent sur les cimes aiguës et flexibles des arbres. Presqu'aucun être vivant n'anime leur solitude. La « chèvre noire », le chamois des hautes régions

ne s'y risque guère et l'ours y remonte rarement. Seuls, les grands aigles, l'aigle impérial et l'aigle penné, quelquefois le vautour fauve revenant de leurs chasses planent au-dessus, d'un large vol muet.

C'est autour des grands sommets des Alpes carpathiques que nous trouvons ces forêts malheureusement exploitées parfois avec la sauvagerie rapace de l'industrie moderne et que menace d'une mutilation plus irréparable encore la domination avide des Austro-magyars. Les forêts du Retezat, du Paringu, des monts du Fogarash, des Bucegi, du Penteleu, jusqu'au Ceahlau et aux sommets de Dorna-Vatra forment une large bordure qui descend par des pentes souvent abruptes jusqu'à une altitude variant de six à sept cents mètres, selon l'exposition et le terrain.

Vers cette hauteur apparaît la forêt de hêtres. La démarcation entre les deux forêts est généralement nette. Souvent, elle est marquée de clairières larges, de pâturages à la flore subalpestre, où les bergers reposent leurs troupeaux harassés d'avoir descendu en toute hâte des sommets à travers les sous-bois stériles de la forêt de conifères. Mais si la ligne de démarcation entre les essences résineuses et les essences feuillues est nette, il ne s'en suit point qu'elle soit immuable. Il y a un antagonisme inlassable entre le hêtre et le sapin. Où l'un s'avance, l'autre recule. Ils n'admettent, ni l'un ni l'autre, de cohabitation. Et le plus fort, lorsque le sol lui est propice est toujours le hêtre qui, lentement, monte ainsi à l'assaut des monts partout où il peut prendre pied et y nourrir ses racines. Le sapin et l'épicéa sont impitoyablement repoussés sur les sols plus pauvres, sur les rocailles où aucune autre essence d'arbre ne consentirait à vivre.

Les limites d'altitude entre lesquelles se trouve la forêt de hêtres sont, de beaucoup, plus étroites que celles où pousse la forêt de sapins. Mais comme les pentes sont plus allongées, la surface couverte est, par contre, deux ou trois fois plus étendue. Dans les régions les plus élevées, le hêtre apparaît généralement seul. Il s'élance du sol avec ses énormes tiges gris clair, presque lisse, qui montent d'un seul jet souvent à vingt mètres de hauteur avant d'étaler leurs maîtresses branches. Plus bas, il admet la société de ses cousins les charmes, puis des bouleaux grêles avec leur écorce tigrée de blanc et de noir. Ce n'est guère qu'en Moldavie, dans le voisinage de la steppe, que le bouleau apparaît seul et forme de larges îlots forestiers.

Les chênes font ensuite leur apparition, d'abord mélangés aux hêtres et aux charmes, puis couvrant seul de larges espaces dans la région des collines et des hautes terrasses de la plaine danubienne.

Les sous-bois de la région des essences feuillues produisent, de leur humus fertile et incessamment arrosé par les précipitations atmosphériques de toute nature, des merveilleuses fougères, quelques orchidées, nombre de mousses et de champignons au milieu d'arbustes de toute sorte, en particulier le faux érable.

Enfin, comme pour servir de frange au manteau des forêts carpathiques, tout au bas, dans la plaine, les aulnes, les saules et les peupliers viennent jeter la note châtoyante et gaie de leurs frondaisons changeantes et légères.

Au delà de la forêt, c'est la plaine, c'est la steppe. Ici encore, il

y a une lutte séculaire qui ne s'est pas arrêtée, malgré l'intervention de l'homme, malgré la culture. Mais la forêt est presque toujours vaincue. Lentement, pas à pas, elle recule en défendant ses positions en laissant comme vestiges de sa domination passée les espèces tenaces, comme les poiriers sauvages, qui attestent, çà et là, souvent loin des lisières actuelles, sa domination d'autrefois.

**

La forêt roumaine a joué dans l'histoire de la race un rôle des plus importants. La plupart des grands souvenirs, des heures d'angoisses indicibles ou de gloire militaire se rattachent aux forêts roumaines. Il serait trop long d'évoquer ici la longue série des souvenirs qui restent, vivants encore, dans l'âme populaire. Nous en redirons pourtant quelques-uns des plus caractéristiques.

La légende la plus répandue, parmi celles qui se rapportent aux forêts roumaines, est celle de *Dumbrava Rosie*, la « forêt rouge ».

Le voévode, Etienne le Grand, était alors en guerre avec les Polonais dont la Moldavie était la vassale, au moins nominale. Une nombreuse armée polonaise, sous la conduite du roi Albert, avait envahi la terre moldave et faisait, sans pouvoir s'en emparer, le siège de la vieille capitale Suceava. L'intervention du roi de Hongrie, Wladislas II, détermina Etienne le Grand à conclure la paix avec son adversaire. Une des conditions essentielles du traité était que le roi Albert retournât dans son pays par le chemin même par où il était venu. Mais celui-ci ne tint pas parole. Etienne reprit aussitôt les armes et alla l'attaquer dans les défilés du bois de Cosmin, que les vieux chroniqueurs appellent les « *sylvae fagineales* ». Une grande bataille s'engagea à la lisière des bois, et les Polonais subirent une défaite sanglante. De là le nom de « forêt rouge ».

L'imagination populaire n'a point manqué de travestir les faits. On raconte encore, dans les campagnes, que l'existence d'une forêt aussi touffue ne saurait être naturelle. Les troupes d'Albert de Pologne auraient été battues et décimées dans un terrain jusque-là découvert et stérile. Après le combat, Etienne le Grand aurait attelé à des charries tous les Polonais survivant encore, et les aurait contraints à labourer le champ de bataille encore rouge de sang et couvert de cadavres. Et dans les sillons engraisés ainsi, le voévode aurait jeté des semences de hêtres qui ont poussé de prodigieuse manière. C'est ainsi que le sang ennemi aurait créé un des plus redoutables lieux de refuge pour les défenseurs des libertés moldo-valaques.

La légende de la forêt de Rasboeni se rattache aussi à la glorieuse histoire d'Etienne le Grand. En 1476, le sultan de Constantinople, Mahomet II, voulut détrôner Etienne qui avait refusé de lui payer le tribut et avait battu à Vaslui, l'année précédente, une armée turque de 120.000 hommes. Fidèle aux vieilles traditions guerrières des pays roumains, Etienne avait établi ses troupes dans la forêt de Rasboeni que recouvre une série de collines. Il avait fortifié son camp avec des abattis d'arbres et des tranchées et dissimulé ses quelques canons à l'entrée du bois de manière à battre la vallée découverte, la Valea alba (vallée blanche), par laquelle les Turcs devaient nécessairement prendre l'offensive.

L'assaut des Turcs fut terrible. Mahomet paya de sa personne et s'élança contre les retranchements moldaves à la tête de ses janissaires. Plus de cent mille Turcs se ruaient ainsi contre dix mille Moldaves. Il y eut des milliers de morts. Etienne aurait dû succomber sous le nombre, mais la forêt demeura son alliée fidèle et tutélaire. Obligé de reculer devant le nombre des assaillants, le voévode se retira pas à pas, après avoir perdu seulement deux cents de ses compagnons d'armes, dans les inextricables profondeurs des bois. Le Turc n'osa l'y poursuivre, et le noyau de l'armée moldave, sans cesse renaissante de ses défaites, fut ainsi une fois encore conservé.

Etienne le Grand, par des sentiers à peine praticables, s'en alla demander asile à sa mère dans la vieille citadelle de Neamtz. Mais la vieille princesse ne voulut point d'abord ouvrir la porte à un fils vaincu. Néanmoins, quand elle sut comment s'était passée la bataille, elle ouvrit à Etienne et à sa petite armée. Mahomet vint, après un assez long détour, mettre le siège devant la petite forteresse. Mais Etienne tint bon, et Mahomet désespérant de le réduire et appelé par d'autres soucis, dû lever le siège.

Nous pourrions dire encore les pages glorieuses où les armes roumaines se sont immortalisées à l'abri des grands bois protecteurs, dans la forêt de Pozada, en 1495, par le voévode Mircea; dans les bois de l'Argesh, où Charles-Robert, roi de Hongrie, vit son armée mise en déroute, en 1330, par les soldats de Bassarab.

Et les combats de 1916 et de 1917 ont vu se dérouler aussi quelques-uns de leurs épisodes les plus héroïques dans les régions les plus boisées des Carpathes, depuis la vallée du Jiu jusqu'en Bucovine. L'on redira longtemps dans les foyers roumains, ces récits, trop nombreux pour être tous retenus, mais qui conserveront dans l'âme populaire, la tradition de respect reconnaissant envers la forêt.

**

Mais, plus que l'histoire, ce sont les *laoutars* et les *cobzars*, ces aèdes et ménestrels des pays roumains qui ont le mieux conservé dans l'âme populaire, le culte superstitieux de la forêt. Elle dépasse, en popularité vivante, la montagne que l'on ne chante guère, la mer que l'on ignore presque, et le grand fleuve que trop peu sont allés voir et qui marque la frontière dangereuse du pays des envahisseurs. On retrouve la forêt dans tous les contes merveilleux que l'on chante ou que l'on dit au foyer pendant les longues veillées des interminables hivers. On la retrouve dans les *doïnas* que l'on chante pendant le travail ou sur les ponts, et près des fontaines où se rassemblent les jeunes filles, à la chute du jour, pendant l'été. On la retrouve même dans les *horas*, que l'on danse avec un inlassable entrain aux nombreux jours de fêtes ou aux soirs de labour, de moisson ou de vendange.

La forêt est, dans la littérature populaire des Roumains, un être vivant qui vibre et parfois qui parle. Ecoutez comme on l'interroge :

Pourquoi te balancer ainsi,
Sans pluie, sans vent,
Et courber tes rameaux à terre ?

Le bois pleure lorsque l'automne arrive et donne à ses frondaisons
des reflets de cuivre, puis le dépouille de ses feuilles :

Le bois immense se dessèche
Comme un être humain qui pleure,
Car ses feuilles l'abandonnent
Et il reste solitaire !

Il est le confident de la plainte douloureuse des amours inassouvis,
des exils sans fin :

Je voudrais gémir aux sapins
Que je me languis de mes frères,
Je voudrais gémir aux montagnes :
Je me languis de mon foyer.
Et je voudrais gémir aux fleurs
Que je me languis de mes sœurs.....

Je voudrais gémir... Mais à qui ?
Je dirai ma plainte aux grands bois ;
Aux grands bois feuillus,
Aux grands bois ombreux.
La Forêt gémit comme moi.
L'été passe, l'automne vient.
Les feuilles tombent une à une,
Seuls les rameaux flétris demeurent...

Sur un rythme presque semblable, Toma Alimos, le boyard-brigand,
la terreur des Turcs, boit à la santé des arbres dans un banquet :

A la santé de qui boirai-je ?
Je bois à la santé des ormes,
La santé des oïmes géants !
Ils sont là, prêts à me répondre
Du frisson joyeux de leurs branches.
Et, se balançant dans l'azur,
Ils le boivent à ma santé !

**

C'est « le vin de soleil dans le saphir des cieux » qu'a chanté le
poète du « Chemin creux ».

Il nous faudrait évoquer aussi les esprits de la forêt. Ils sont nom-
breux, ou plutôt ils sont multiformes. Leur incarnation la plus fréquente,
dans les légendes populaires, est celle de *Paunasul Codrilor* (le Jeune
Paon des Bois), sorte de Prince Charmant, frère de Fat-Frumos, mais
qui guette au fond mystérieux des bois les jeunes femmes qui passent et
les ravit souvent, après de rudes combats, à leurs chevaliers. Quand on
chevauche à travers la montagne, il faut marcher en silence, et surtout
ne pas chanter. Car, à la mélodie de la chanson, la forêt s'éveille et
frémit, les échos des vallées s'appellent les uns les autres et *Paunasul
Codrilor*, le jeune prince souriant ou *Tarambasa*, le monstre des retraites
profondes, apparaissent aussitôt.

Voici un passage de la chanson de Vidra :

Lors Vidra se mit à chanter
Et les grands bois se réveillèrent,
Les eaux aux sources se troublèrent,
Et les noirs sapins s'agitèrent,
Les sommets des monts frémirent.
Les vallées au loin retentirent
Et voici que, d'un coup, surgit
Le « Jeune Paon » de la Forêt.....

Après la forêt des légendes, c'est la forêt des haïducs, tout aussi populaire et dont les légendes sont innombrables mais, malheureusement, n'ont point encore été suffisamment recueillies. Nous y reviendrons dans une autre esquisse, sur les haïducs.

Ce sera avec un sentiment profond de reconnaissance et de piété filiale, que toute la race roumaine, après cette horrible guerre, devra s'empres-
ser de panser les plaies, béantes et fumantes, qui ont été faites à leurs forêts. Joyaux incomparables de verte émeraude ou d'or fauve, abri inviolable de la liberté et du droit de la race toujours renaissante, nourricière jamais tarie avec ses bois et ses troupeaux, la forêt roumaine aura une fois encore, bien mérité de la patrie.

FRANCIS LEBRUN.

“L'Alsace-Lorraine” de la Roumanie

La proposition d'armistice des Empires Centraux et les déclarations du nouveau chancelier d'Allemagne ont suscité une belle protestation des Alsaciens-Lorrains qui veulent redevenir Français. Quant à la riposte de la France, on la devine avant qu'elle ait été formulée. La province, qui lui fut arrachée il y a quarante-sept ans, doit faire retour à la mère patrie.

Mais ce n'est pas seulement cette iniquité que les Empires Centraux voudraient voir consacrée par le futur traité de paix. L'Autriche-Hongrie, elle aussi, prétend maintenir sous son sceptre les nationalités hétérogènes qu'elle tient sous le joug à l'heure actuelle.

Le comte Tisza déclare sans détours: « Nous nous efforcerons d'accorder, dans la mesure du possible, l'autonomie aux nations de la Hongrie. »

Belle et rassurante perspective, en vérité ! Il était inutile d'ajouter « dans la mesure du possible » pour que nousussions à quoi nous en tenir sur cette fallacieuse promesse.

La Transylvanie a eu déjà son autonomie. Elle l'eut en nom, mais en fait jamais cette infortunée province ne cessa d'être sous la botte magyare, et son long martyr fut toujours considéré de Vienne avec la plus parfaite indifférence.

Aussi les nationalités d'Autriche-Hongrie en général, et les Roumains en particulier, ne veulent-ils point renouveler à leurs dépens une expérience qui a si mal réussie. Au cours des siècles d'un dur calvaire, ils ont connu l'hypocrisie, l'astuce et la brutalité austro-hongroise. Ils savent qu'ils ne peuvent rien attendre de bon de leurs oppresseurs, ils

savent que la soi-disant autonomie offerte ne serait qu'un leurre: ils la refusent avec la dernière énergie.

L'Entente a déclaré qu'elle tirait l'épée pour permettre à chaque peuple de se gouverner lui-même. C'est ce droit que revendiquent aujourd'hui les nationalités d'Autriche-Hongrie. Est-il possible que l'Entente veuille laisser son œuvre inachevée? Les nationalités d'Autriche-Hongrie, et en particulier les Roumains, veulent rompre tous les liens qui les unissent encore malgré eux aux Magyars et aux Autrichiens.

Le ciel nous préserve de toute guerre à l'avenir. Mais il faut tout prévoir et les nationalités de l'empire des Habsbourg ne veulent plus qu'un conflit armé puisse les trouver encore sous les étendards austro-hongrois, forcés de combattre leurs amis, leurs protecteurs naturels et même leurs frères de race, comme ce fut le cas parfois au cours de la guerre actuelle. L'Entente désire-t-elle donc conserver à ses ennemis des milliers de combattants? Nous ne pouvons le croire. C'est pourquoi nous espérons la voir s'inspirer à la fois d'un esprit de justice et de prudence qui la portera à parachever l'œuvre entreprise en donnant réellement à tous les peuples, petits ou grands, le droit de se gouverner eux-mêmes.

L'autonomie pour les nations de l'Autriche-Hongrie créerait une situation dangereuse pour la paix dans l'avenir, car elle laisserait survivre de légitimes aspirations dont la réalisation ardemment désirée ferait, tôt ou tard, couler encore le sang.

Quelqu'un oserait-il reprocher à la France de revendiquer l'Alsace-Lorraine comme un droit légitime et sacré?

Eh bien, d'autres pays ont, eux aussi, leur Alsace-Lorraine. La Roumanie, par exemple, a la Transylvanie.

Qu'on ne nous objecte pas que l'annexion de la Transylvanie à l'Autriche-Hongrie est vieille de plusieurs siècles. L'ancienneté de l'iniquité commise ne l'amoinndrit en rien. Elle n'en est que plus cruelle et plus condamnable.

Des millions de Roumains, exploités, spoliés sans trêve ni merci par des oppresseurs sans vergogne, soupirent après le jour où leurs chaînes seront brisées. Ils ont vu se lever l'aurore de la délivrance; ils ont vu leurs frères se jeter dans cette guerre pour se porter à leurs secours; ils les ont vu lutter et mourir, ou ce qui est pis, tomber à leur tour dans l'esclavage, mais ils ont eu confiance quand même, parce que les puissances de l'Entente leur promettaient la liberté.

Aujourd'hui, quand luit enfin le jour de la victoire, ils entendent leurs ennemis séculaires se vanter de circonvenir les puissances de l'Entente par des semblants de concessions!

Cela ne sera pas, cela ne peut pas être! La Roumanie revendique son Alsace-Lorraine, la Transylvanie, et les Transylvains revendiquent leur droit imprescriptible à la liberté. Ce double appel à la justice ne saurait pas ne pas être entendu.

UNE RECTIFICATION

M. Comsa a envoyé la lettre suivante au journal *La Roumanie*, pour rectifier quelques erreurs matérielles qui se trouvaient dans l'article « Notre but », du 19 septembre :

Monsieur le Directeur,

Dans l'article « Notre but » du 19 septembre de *La Roumanie*, signé D^r Thomas Jonesco, on reproduit d'une façon tout à fait inexacte, certaines parties de mon article « Un malentendu regrettable (1).

Je vous prie de publier cette lettre à la place où a paru l'article dont il s'agit. M. Thomas Jonesco dit textuellement : « Je ne puis accepter l'affirmation de M. Comsa, qu'en se contentant de la simple indépendance de la Transylvanie, les Roumains transylvains tromperaient les alliés sur leurs véritables intentions qui seraient, qu'une fois indépendants, ils s'uniraient à la Roumanie, ce qui serait, selon lui, contre la volonté de ceux auprès desquels nous luttons. » Après cela, vient la réfutation de cette affirmation que j'aurais fait d'après M. T. Jonesco. Il soutient que j'ai fait cette affirmation. Il ne s'agit pas des déductions que M. Jonesco aurait tiré de mon article, qu'il aurait bien ou mal compris. Il s'agit d'un fait matériel, d'une affirmation que j'aurais faite. Or je n'ai jamais fait une telle affirmation. En effet :

1^o Je n'ai pas affirmé que je me contente de l'indépendance de la Transylvanie ;

2^o Je n'ai pas affirmé que les Roumains transylvains en se contentant de l'indépendance tromperaient les alliés sur leurs véritables intentions, qui seraient, qu'une fois indépendants ils s'uniraient à la Roumanie.

3^o Je n'ai pas affirmé que, selon moi, l'union de la Transylvanie à la Roumanie serait contre la volonté des alliés.

Voilà ce que j'ai affirmé, et je fais des citations de mon article : Je réponds au premier point :

1^o « Je crois qu'il suffit de démontrer aux gens de bonne foi comme le Président Wilson et les socialistes, que les Roumains de Transylvanie désirent eux aussi l'union avec la Roumanie, pour que cette union soit proclamée en même temps que la Victoire de l'Entente. » J'ai exposé l'opinion de M. Vuia qui lui, pas moi, dit textuellement : « Les Roumains d'Autriche-Hongrie demandent aux alliés d'accorder, sinon l'union avec le royaume de Roumanie, au moins l'indépendance. »

Je montre que M. Vuia aussi demande l'union de la Transylvanie, et pour prouver cela, en parlant de la calomnie qu'on nous jette que les Roumains font de l'impérialisme en voulant l'union de la Transylvanie à la Roumanie, il répond : « Est-ce de l'impérialisme de souhaiter que les enfants de la même famille fassent retour à leur mère » ; M. Vuia, pas moi, admet que si l'on n'accorde pas l'union, qu'on accorde au moins l'indépendance de la Transylvanie.

Et puisque j'explique pourquoi M. Vuia se contente subsidiairement et provisoirement de l'indépendance de la Transylvanie, je dis textuellement :

2^o « M. Vuia soutient aussi énergiquement que lui-même (M. Jonesco) l'union de la Transylvanie avec la Roumanie. Mais pour répondre à l'opinion publique démocratique égarée qui n'avait pas l'air d'être certaine que les Roumains de Transylvanie désiraient l'union avec la Roumanie, il dit : Si vous ne voulez pas donner ce que nous désirons de tout notre cœur et ce que nous demandons, l'union avec nos frères de Roumanie, donnez-nous au moins l'indépendance. »

Pourquoi dit-il cela ? Parce qu'il est certain, qu'une fois indépendants, les Roumains de Transylvanie feront comme les Roumains de Bessarabie : ils s'uniront à la Roumanie.

(1) *La Transylvanie* 31 août.

Il n'y a pas dans notre article d'autres passages relatifs à cette question. Où est ma prétendue affirmation « que les Roumains en se contentant de l'indépendance, tromperaient les Alliés sur leurs véritables intentions, qui seraient, qu'une fois indépendants, ils s'uniraient à la Roumanie ». Nulle part. Quelqu'un qui n'aurait pas lu mon article ou cette réponse, aurait pu croire que j'ai fait cette affirmation insolite, parce que M. Jonesco ne dit pas que c'est lui qui a compris qu'il s'agit d'une tromperie, mais bien que c'est moi qui ai affirmé cela. D'abord, je ne fais qu'exposer l'opinion de M. Vuia. C'est lui qui se contente de l'indépendance si l'on ne peut obtenir l'union; pas moi ! Ensuite, même M. Vuia n'affirme pas, comme le dit M. Jonesco « que les Roumains, en se contentant de l'indépendance, tromperaient leurs alliés ». Non seulement, personne n'affirme cette chose iususcée, mais il résulte du passage cité, que M. Vuia se contente de l'indépendance pour répondre à ceux qui n'ont pas l'air d'être certains des sentiments des Roumains de Transylvanie. Donc, il ne s'agit pas de tromper qui que ce soit, mais on dit loyalement : On ne peut faire à présent un plébiscite parmi les Roumains de Transylvanie, étant sous domination étrangère. Vous voulez savoir s'ils préfèrent l'indépendance ou l'union ? Eh bien ! Donnez-leur l'indépendance. Et alors, quand il n'y aura aucune pression, quand ils seront libres, nous sommes certains qu'ils proclameront leur union à la Roumanie.

3° Dans les passages cités — il n'y en a pas d'autres relatifs à cette question — on ne voit pas l'affirmation « que selon moi, l'union de la Transylvanie à la Roumanie serait contre la volonté des Alliés ». Moi, j'ai exposé l'opinion de M. Vuia. Mais lui non plus n'affirme rien de pareil. De plus, une telle idée ne résulte pas de son exposé. En combattant ceux qui nous accusent d'impérialisme, parce que nous demandons l'union de la Transylvanie avec la Roumanie, M. Vuia, après leur avoir répondu que cela n'est pas de l'impérialisme, ajoute : « Les Roumains d'Autriche-Hongrie demandent aux Alliés d'accorder, sinon l'union avec le royaume de Roumanie, au moins l'indépendance ». D'ailleurs, on a accordé à la Yougoslavie l'indépendance qui doit précéder l'union avec la Serbie. Personne ne croit qu'il s'agit d'une tromperie. Personne n'accuse les Yougoslaves qui ont accepté cette situation, de manquer de patriotisme. Ce n'est pas ici l'occasion de démontrer que, jusqu'au congrès de la paix il est de l'intérêt de la cause roumaine que la Roumanie transcarpathique (Transylvanie, Banat et Bucovine) soit déclarée indépendante et puissance belligérante.

Le but de cette réponse a été de démontrer que je n'ai fait aucune des affirmations que me prête M. Thomas Jonesco, que toutes ces affirmations sont créées de toute pièce par lui.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

D. N. COMSA.

NOTES & DOCUMENTS

Conseil national de l'unité roumaine

Le « Conseil national de l'unité roumaine » dont nous avons annoncé la formation dans notre dernier numéro vient d'être définitivement composé de la façon suivante :

Président, M. Take Jonesco, vice-présidents, MM. Dr. C. Angelesco, ancien ministre; Jean-Th. Floresco, ancien vice-président de la Chambre des députés roumaine; O. Goga, membre du conseil national des Roumains de Transylvanie; R. P. Lucaci, président de la Ligue pour l'unité de tous

les Roumains, membre du conseil national des Roumains de Transylvanie; membres, MM. V. Athanasovici, ancien sénateur; Sever Bocou, directeur du journal « *Tribuna* », de Transylvanie; C. Basarab-Brancovan, ancien député; P. Bratashano, vice-président de la colonie roumaine de Paris; Dr J. Cantacuzène, professeur universitaire, président de la fédération unioniste roumaine; L-L Catargi, ancien sénateur; P. Cosma, ancien président du comité national des Roumains de Transylvanie; C. Costesco-Comaneano, ancien vice-président du Sénat roumain; C. Diamandy, ministre plénipotentiaire, V. Dumitriu, professeur universitaire; D. Draghicesco, sénateur; I. Gavanesco, doyen de la Faculté de Lettres de Jassy; Dr T. Jonesco, ancien recteur de l'Université de Bucarest; S. Mandresco, professeur universitaire; D-G. Many, ancien député; C. Mille, directeur des journaux « *Adevarul* » et « *Dimineata* »; C-G. Mironesco, professeur universitaire; G. Moroïano, publiciste de Transylvanie; C. Sipsom, professeur universitaire; V. Stroesco, président du comité national des Roumains de Bessarabie; N. Titulesco, ancien ministre; I. Ursu, professeur universitaire; colonel G. Vasesco, ancien député, T. Vuia, vice-président du comité national des Roumains de Transylvanie et de Bucovine.

Les Roumains s'engagent dans l'armée française

Le lieutenant d'artillerie Sempronius Ursuleano, membre de notre comité national, où il représente la Bucovine, s'est engagé dans l'armée française.

Le lieutenant Ursuleano, au moment où la grande guerre éclata, venait de passer son baccalauréat. Sachant que nos frères du royaume ne pouvaient pas laisser échapper l'occasion de délivrer leurs frères subjugués, il passa en Roumanie et s'engagea dans l'armée roumaine. Il entra à l'école militaire et, au moment de l'entrée en guerre de la Roumanie, il fut promu officier. Il a fait toute la campagne de Roumanie, gagna la croix des braves et bien qu'âgé à peine de vingt ans, il fut promu lieutenant.

Quand la Roumanie signa la paix, le lieutenant Ursuleano, avec deux autres camarades, jeunes officiers comme lui, ne put se résoudre à considérer la guerre comme terminée. Tous les trois donnèrent leur démission de l'armée roumaine. Pleins d'admiration pour les vaillants et savants officiers français qui ont organisé l'armée roumaine, ils n'eurent qu'un rêve, faire leur devoir de soldats de la liberté et du droit au milieu de ces « poilus » que le monde admire et entoure d'un respect religieux.

Le lieutenant Ursuleano, le capitaine Popesco, le lieutenant aviateur Dragushano et le lieutenant Bunea, de Transylvanie, décidèrent de gagner la France par la Russie, qu'ils ont traversée déguisés en ouvriers et après mille difficultés. Ils ont oublié les fatigues et les misères de cette odyssee, mais ils gardent dans leur âme la douleur de la perte de leur camarade Bunea, tué par les bolcheviks.

M. Serbesco, membre adhérent de notre comité et ancien secrétaire de rédaction de notre bulletin, s'est de même engagé dans l'armée française.